

**FACULTE DES SCIENCES HUMAINES ET SOCIALES - SORBONNE  
DEPARTEMENT DES SCIENCES SOCIALES  
UNIVERSITE RENE DESCARTES - PARIS V**

---

**D.E.A. DES SCIENCES SOCIALES  
« CULTURES ET COMPORTEMENTS SOCIAUX »**

---

**MEMOIRE SECONDAIRE**

**L'interaction sociale et la territorialité  
dans la rue de Rennes, à Paris.**

**DIRECTEUR DE RECHERCHE : Monsieur GOLDBERG Jacques  
MEMBRE DU JURY: Monsieur MAFFESOLI Michel  
Date de soutenance: JUIN 1998**

# **L'INTERACTION SOCIALE ET LA TERRITORIALITE**

## **DANS LA RUE DE RENNES, A PARIS**

### **Plan du mémoire**

#### 1. Introduction

##### 1.1 Sujet et objet

##### 1.2 Explication et le choix de l'échelle

#### 2. Les paramètres urbains et leur présentation

##### 2.1 La synchronie des interactions

##### 2.2 La densité socio-spatiale de la rue de Rennes

#### 3. La construction du lien social

##### 3.1 Quelques unités significatives du comportement territorial

##### 3.2 Un schéma du lien social

#### 4. Conclusions

#### Bibliographie

## **1. Introduction**

L'éthologie humaine est ici abordée par l'étude d'une rue parisienne à partir de deux variables directement observables : l'interaction sociale et la territorialité. Elles sont elles-mêmes parfois en conjonction: la simple occupation de l'espace à un endroit déterminé de la rue de Rennes a déjà valeur d'interaction sociale - la revendeuse du journal Macadam située juste à l'extrémité de la rue, démontre bien ce principe que nous détaillerons plus loin. D'une autre manière l'échange de regards peut provoquer une conduite d'évitement, délimitant un espace déviant la circulation des passants - ce qui arrive au distributeur de tracts qui amorce par un mouvement du bras, son regard dirigé vers le passant de la rue.

### **1.1 Sujet et objet**

Nous découvrons ainsi la valeur éthologique de ces variables qui feront apparaître différents acteurs de la rue que nous présenterons sous le sens que nous allons définir tout au long de ce travail. Ces variables ont déjà été abordées dans des analyses minutieuses de Goffman, que nous allons reprendre afin d'en faire ressortir les dimensions concomitantes à notre projet de recherche, et que celui-ci n'avait pas approfondies. Replongeons-nous par exemple dans un moment de sa réflexion lorsqu'il parle de la synchronie des interactions: « Dans la vie quotidienne, ces deux modes de l'interaction, agir en intrus et s'imposer, peuvent se présenter simultanément et, avec la réponse corrective qu'ils suscitent, guider

étroitement les comportements. Un bon exemple en est la situation où deux individus, forcés de se tenir plus près l'un de l'autre qu'il n'est confortable, s'engagent dans une conversation animée. Il peut alors s'établir à chaque moment un lien systématique entre les gestes du locuteur qui représentent l'accompagnement cinétique de son discours et la conduite défensive de l'auditeur qui ajuste son territoire aux contours mouvants du locuteur. (Les rôles sont naturellement échangés en même temps que les tours de parole). C'est là un des fondements de ce qu'on appelle la synchronie des interactions<sup>1</sup>. C'est cette synchronie des interactions qui est également la cause, du moment où deux personnes se trouvent en sens inverse sur la même ligne de marche. Lorsqu'une synchronisation s'effectue au niveau du regard, cela crée directement une synchronisation par des mouvements sympathiques pendant un bref instant, nécessitant au moins un essai erreur d'ajustement de leur marche pour que ceux-ci arrivent à passer leur chemin. Nous sommes ici justement dans la situation qui nous intéresse, puisqu'il s'agit d'une interaction sociale construite à partir des données de la réalité d'un territoire social délimité par la rue, et qui est également l'espace que j'occupe, les gestes que j'effectue. Dans ces catégories d'interactions, nous pouvons placer tous les comportements reconnaissables à quelques unités significatives propres à la socialité de la rue qui est composée par différents acteurs que nous identifierons. Les attitudes ludiques sans but immédiat apparent, comme l'instant de discussion ou du petit sourire gratuit, que l'on

---

<sup>1</sup> Erving Goffman, *La mise en scène de la vie quotidienne*, 2. Les relations en public, Paris, 1973, Ed. Minuit, p.64

rencontre et aussi les conduites de méta-observation, c'est-à-dire la personne qui regarde une autre personne, qui elle-même est prise par un événement circonstanciel qui peut déclencher ainsi par contagion, très rapidement une « chaîne regardante » autour de n'importe quelle situation sociale. Il suffit d'un rire trop fort pour créer cet enchaînement dans la rue, pendant une durée variable. Aussi cette synchronie des interactions dans ces cas nous révèle parfaitement par son rôle régulateur et systémique ce que nous voulons mettre à jour dans notre recherche, à savoir les zones d'interactivité et les indices territoriaux en fonction, dans leurs usages et leurs finalités sociales.

D'une certaine façon l'approche intersubjective de ces variables, met en évidence des situations clairement identifiables qui sont d'autant plus contrastées que nous avons plus de facilité pour les décrire, parmi elles les interactions habituelles appartenant à la ville en général. Nous donnerons en exemple celui du contrôle routinier des « ilôtiers », passant régulièrement faire leurs rondes, CRS ou même policiers en civil qui par une certaine attitude observatrice se démarquent, lorsque l'œil est habitué à les regarder dans le paysage urbain qu'ils traversent (également géomètres, éboueurs, égoutiers, pervenches, ouvriers ... ).

Nous prendrons le contre-pied de la phrase suivante de Goffman, où il est important de montrer la nature du contexte expérimental dans lequel nous menons cette observation, pour proposer une définition du lien social dont les deux variables éthologiques précédentes sont les principales composantes. « Lorsque des personnes jusqu'alors inconnues l'une de l'autre se rencontrent, l'anonymat de leur relation qui, au mieux ne fait que

commencer à disparaître, se traduit pour eux-mêmes et pour les autres par de nombreux signes... Exceptées pour certaines situations particulières à caractère stratégique, l'information disponible à ce propos établit pleinement si une relation est anonyme ou non. Les signes du lien fournis par une relation anonyme ne sont donc pas ordinairement d'un grand intérêt pour le chercheur. C'est lorsque nous abordons les relations ancrées que les signes du lien deviennent complexes et importants, car ils nous informent non seulement du caractère ancré de ces relations, mais aussi de leur nom de leurs termes et de leur étape»<sup>2</sup>.

La définition du lien social que nous étendons à son existence même, est une définition *essentialiste*<sup>3</sup> : nous appelons lien social, l'interaction qui fait apparaître dans le temps et dans un territoire délimité, les acteurs sociaux se trouvant quasiment en situation de face à face, ne serait-ce que par l'échange d'un regard, et impliquant des régulations complémentaires du comportement d'une manière actuelle ou différée.

## **1.2 Explications et le choix de l'échelle**

Ainsi, portons-nous volontairement notre champs d'analyse observable au-delà du langage lui-même, pour en extraire les investissements symboliques, sympathiques et aussi empathiques. L'espace-temps qui nous intéresse alors est plus celui de la possibilité d'une co-présence « expérimencielle ». c'est-à-dire contrairement à Goffman, nous sommes aussi intéressés à la situation où les deux pôles de

---

<sup>2</sup> Erwing Goffman, *op. Cit.*, 19731, p. 186

<sup>3</sup> P. de Bruyne, j. Herman, m. de Schoutheete, *Dynamique de la recherche en sciences sociales*, Paris, 1974, PUF, p. 123

l'interaction ne sont pas littéralement en vue l'un de l'autre ou simultanément visibles aux tierces personnes ; il suffit qu'ils le soient effectivement, exemple: la personne qui a dans sa main le journal vendu par le colporteur, qu'il a rencontré à quelques mètres et qui n'a pas encore eu le temps de le ranger, nous fait comprendre que cette interaction sociale a réellement eu lieu ! Fonctionnant alors comme des jeux de miroir<sup>4</sup>, le lien social visé dans cette étude se situe au carrefour de nos deux variables, qui sont en répétitions constantes et différentes dans les situations de notre espace social déterminé, tâchons d'en explorer quelques unes puisqu'elles sont exceptionnellement mises en évidence comme point d'ancrage dans la rue de Rennes. Rappelons quand même les dernières remarques de Goffman à ce sujet qui n'en soulignaient que l'absence : « De même, dans les rues si anonymes des grandes villes, où les empiétements mutuels sont brefs et où personne ne dispose d'aucune connaissance de la biographie des autres, l'intérêt pour les signes du lien est souvent faible, pour ne pas dire inexistant. »<sup>5</sup>

La lecture de Goffman nous montre déjà la nature des « signes du lien », par une approche presque dialectique opposant un univers clos interne les relations ancrées, les relations non anonymes etc..) et un univers qu'il n'appréhende pas, soit l'univers externe dont il marque la différence et trace sa limite par de nombreuses remarques.

---

<sup>4</sup> P.-H. Maucorps et René Bassoul, *Jeux de miroirs et sociologie de la connaissance d'autrui*, 1962, Cahiers internationaux de sociologie, n°32, PUF, p. 43-60.

<sup>5</sup> Erwing Goffman, *op. Cit.*, 1973, p 191

Ces oppositions sont:

anonyme non anonyme,  
intéresse le chercheur / ne l'intéresse pas,  
nombreuses interactions / insuffisantes,  
durée / bref instant,  
relations ancrées / non ancrées,  
informations internes / externes.

Nous mettons en évidence cette opposition dynamique qui constitue en fait le problème de l'enjeu du chercheur dans sa représentation sociale du sujet. Que peut-on observer en fonction des éléments recueillis et visés, dans notre approche du réel ? Nous pensons que cette opposition nous est présentée dans la vision de Goffman, elle nous explique l'importance majeure du cadre de l'expérience qui détermine aussi la nature des relations et de leurs causalités. En effet, celle-ci dans le cas de Goffman est faite dans une expérience du temps présent, découpant avec précision les relations sociales qu'il observe. Mais seulement d'une manière directe et immédiate et toujours confortée par la connaissance d'éléments personnels de la vie sociale des interlocuteurs, comme la connaissance de leur passé par exemple. En revanche nous avons voulu pousser notre étude plus loin dans un contexte local, comme celui d'une rue et de ses différents acteurs, pour analyser le temps présent de notre expérience mais avec la possibilité de mettre à jour des traces sociales non directement observables mais reconnaissables, participant aux relations sociales que nous expliquons. Nous donnons ici comme image symbolisant notre culture urbaine actuellement, c'est l'exemple des tags ou des graffitis, comme expression sociale de nos villes. Elles mettent en évidence cette mémoire sociale,



identifiable à une tribu culturelle qui s'établit en véritable réseau dans la ville. Lorsqu'un « taggeur » signe de son nom un espace quelconque c'est afin de créer ce lien social avec d'autres personnes qui le reconnaîtront en passant à cet endroit, mettant à jour un véritable jeu de piste culturel et tribal, en témoignage d'un certain espace d'autorité territoriale. Richard Sennett : « Dans une ville qui n'appartient à personne, les gens cherchent constamment à laisser une trace d'eux-mêmes, un souvenir de leur histoire.»<sup>6</sup>

Lorsqu'il mentionne la possibilité d'une coexistence «expérimencielle» on voit ici la limite d'une pensée presque phénoménologique, mais qui n'appartient pas à sa démarche plutôt classique. Nous rappelons que « la méthode phénoménologique est fondée au départ sur une sorte d'intuition, ressaisie par une réflexion. L'intention phénoménologique initiale est donc franchement descriptive, description concrète de contenus de conscience en situation »<sup>7</sup>. Ne suggère-t-il pas de ce fait la possibilité de poursuivre plus loin son investigation ? Sous certaines conditions, on pourrait aller même jusqu'à la condition stratégique de la simulation, en tant qu'exception, pour mettre en évidence tout un réseau de liens appartenant à toute une dimension cachée et constituant la contrepartie de ces signes du lien. Il faut tenir compte de la recevabilité d'une telle hypothèse, dans le débat scientifique de ses contemporains issus de l'école de Chicago, et qu'il ne veut pas concurrencer par une approche risquée au regard de la particularité de son travail scientifique. C'est ce que nous avons voulu tenter dans cette étude, en réutilisant cette disposition de Goffman mais appliquée à une

---

<sup>6</sup> Richard Sennett, *La ville à vue d'œil*, Paris, 1992, Plon, p. 247

expérience scientifique d'une autre nature. Car nous pensons qu'il est possible de remettre à jour ces données, sous l'angle de l'éthologie et de la phénoménologie dans une certaine vision « constructiviste » du lien social.

Juste un mot pour parler d'un problème d'une grande importance, dans toute étude scientifique que ce soit : l'échelle. Quelle échelle pratiquons nous de ce fait, pour mettre en évidence la réalité que nous observons ? Quels rapports établissons nous dans cette échelle, et à quoi nous sert-elle ? Finalement, qu'est ce qui justifie notre choix dans l'utilisation d'une telle échelle plutôt qu'une autre ? Ce sont ces questions qui sont à la base même du problème du «cadre de l'expérience » chez Goffman, et qui constituaient pour nous le problème de l'enjeu d'une possibilité d'une explication causale. Nous avons choisi le traitement local d'une rue parisienne, qui nous offrait la possibilité de faire des comparaisons avec le réseau social existant dans la ville. Nous qualifierons cette échelle de la rue comme intermédiaire entre l'individu, le groupe et la foule. Cette échelle nous a permis de marquer des différences sociales (la communication, le rythme et l'ambiance) dans les rapports logiques de l'interaction et du territoire, elle nous donne un cadre de référence qui crée un lien organique avec notre pôle théorique: l'éthologie humaine<sup>8</sup>. Enfin, elle fonctionne entre sa formulation (ordre logique, système de propositions, langages symboliques) et son explication (ordre significatifs, ensemble de concepts, langages naturels) grâce à sa rupture épistémologique vis à vis des pré-notions (nous sommes souvent « collés » à la réalité qui nous façonne d'autant plus que nous cherchons à l'expliquer !). Autrement dit, nous désirons reprendre l'attitude scientifique

---

<sup>7</sup> P.de Bruyne, J. Herman, m. de Scoutheete, *op. Cit.*, 1974, p.73.

<sup>8</sup> Konrad Lorenz, *Evolution et modification du comportement*, L'inné et l'acquis, Pans, 1967, Payot.

locale de la microanalyse tout en gardant un certain traitement global de l'information, ce que nous appelons le glocal (l'union du global et du local).

## 2. Les paramètres urbains et leur présentation

Nous allons à présent, observer par une posture intellectuelle dite «déconstructiviste », les différents acteurs constituant la population de la rue de Rennes. En effet, ces observations sont menées avec parfois quelques sensations d'incertitude nous liant à un sens du concret, dépendant alors de notre perception sensible<sup>9</sup>. Finalement ces observations cherchent à créer une expérience de désorientation radicale telle que celle de Goffman, puisque nous cherchons à mettre en évidence essentiellement les différences, les discontinuités les désorientations du lien social. Ce qui nous mène à une construction de la réalité basée sur des unités significatives minimum, mais à la fois chargée d'une valeur culturelle et tendant à la création d'indices symboliques. Comme nous le voyons par l'émergence d'acteurs urbains qui ont pour finalité de créer du lien social, en détournant les passants de leur vocation habituelle, à savoir marcher dans la rue. Comment parler de ces phénomènes de communication sociale, qui s'établissent d'une manière non réglée, dans des espaces qui n'étaient pas à priori destinés à cette vocation. On communique généralement dans des endroits habitables, délimités et tranquilles. Alors, comment se fait-il que la ville, par un processus social : la rue, puisse mettre en évidence ces non-lieux de communication?

---

<sup>9</sup> M. Merleau-Ponty, *Le visible et l'invisible*, Paris. 1964, Gallimard

## **2.1 La synchronie des interactions**

Nous allons à présent construire sur un premier axe d'analyse, un schéma de présentation que nous appelons *sociation de l'espace* (*construisant le territoire en tant que donnée réelle et immédiatement reconnaissable par l'espace effectivement utilisé*). Le comportement humain d'orientation dans l'espace fonctionne ici en binôme avec une autre donnée extérieure à lui-même, qui est la densité urbaine. La rue contient un nombre important de flux circulatoires composés à partir des déplacements de ses passants. L'exemple d'un croisement d'une rue est suffisant pour rendre compte des différents paramètres qui régissent cette *densité sociospatiale*<sup>10</sup> en se régulant presque naturellement les uns les autres chez chacun des passants (le sens circulatoire, la vitesse de marche, l'espace personnel et les occupations du sol). Ces paramètres font l'objet en temps réel d'une attention construite à partir de la synchronie de leurs interactions. Si on doit se déplacer avec un objet encombrant, à cet endroit, il suffit d'une heure d'affluence pour constater que tous les membres du corps sont sollicités, et surtout le regard qui évalue en permanence les rapprochements corporels de chacun, ce qui peut aller parfois jusqu'à une situation d'équilibre, si la confiance du porteur est suffisante pour jouer avec l'espace disponible qui peut être très réduit. Ainsi, chacun est capable, selon sa volonté et sa perception de l'espace, de gérer cette synchronie des interactions.

---

<sup>10</sup> Claude Levy-leboyer, *Psychologie et environnement*, Paris.. 1980, PUF, p. 117

Le mot « interaction ». dans la limite temporelle très brève de la situation, prend un sens de coprésence de plusieurs personnes, mettant en union leurs existences mutuelles, par des stimuli-réponses réciproques. Si je tend mon bras en avançant mon sac, la personne voisine aura immédiatement le réflexe d'effectuer une rotation des épaules afin d'équilibrer l'occupation respective de l'espace.

Nous analysons que l'espace public et social de la rue, organise dans son rôle véhiculant, des points de rencontre que les passants mettent en évidence. Leurs interactions créent ainsi des obstacles naturels à contourner à observer, des faces à faces fortuits, des files de marche et parfois même l'arrêt des passants. Que se passe-t-il lorsque le passant de la rue se transforme en piéton ? A ce moment précis, la synchronie des interactions est quelquefois recherchée (lorsque la traversée de la rue se fait en dehors des passages autorisés), pour ajuster les regards comme une prise sur l'autre, et d'intégrer les différents paramètres cités. Cela se produit chez le motocycliste, qui cherche à anticiper le passage surprise du piéton imprudent. Ici le lien social créé aura pour but de canaliser le danger potentiellement existant, en développant un degré d'attention supérieur à celui existant entre piétons. Nous soulignons, que ces interactions sont souvent exprimées par des communications non-verbales, dans une appréciation distinctive du contexte sociospatial de la rue que nous allons à présent analyser. Nous anticipons seulement notre explication pour exprimer qu'elles sont la résultante de comportements d'ajustements interindividuels, révélant un précieux indicateur d'éthologie humaine: le *synchronisme symbolique (production d'un espace culturel et social qui*

*devient signifiant pour les autres)* qui définit notre deuxième axe de présentation.

## **2.2 La densité sociospatiale de la rue de Rennes**

La densité comme facteur du comportement peut être abordée dans notre étude selon le point de vue de la proxémie<sup>11</sup>. Elle est étudiée dans l'espace personnel<sup>12</sup>. Mais nous devons en relativiser l'expérience par la territorialité selon que l'on est plus ou moins impliqué dans l'espace public de la rue. On peut admettre comme hypothèse que la personne qui passe un certain temps dans la rue a une vision plus globalisante que le simple passant, puisqu'il possède en réserve la mémoire collective de sa fluidité: la rue devient alors un fait total puisqu'on peut quantifier sa population. Mais cela ne reste qu'une dimension linéaire, si par contre on ajoute la dimension vécue individuelle'. ou en groupe, en tant que sujet de représentation sociale, cela modifie conjointement la perception que l'on peut en avoir, puisque l'on fait coexister différentes dimensions temporelles se nouant autour de l'interaction sociale. Cette interaction sociale, qui, tout à l'image de la matière que le plasticien travaille devient, à force d'approximations successives, un fait éthologique indépendant et exerçant un certain pouvoir

---

<sup>11</sup> E. T. Hall,, *The hidden dimension*, New York, Doubleday, 1966.

<sup>12</sup> Claude Lévy-leboyer, *op. Cit.*, 1980, p. 158: "C'est le champ de recherche qui concerne la diversité de ces espaces et les facteurs qui déterminent leur taille et leur fonction. De *même* que précédemment, il s'agit d'un comportement à la fois social et environnemental puisque la question posée est essentiellement la suivant: quelle proximité tolère-t-on d'autrui dans différentes situations? Plusieurs auteurs vont plus loin et définissent "l'espace personnel" comme une "bulle" invisible qui entoure le corps de chacun de nous et à laquelle. les étrangers n'ont pas accès. Ce territoire serait, en quelque sorte, transporté avec soi et considéré par chacun comme lui appartenant. C'est un espace effectivement chargé, d'où les réactions de protection en cas d'intrusion. On peut étudier les déterminants de la taille de ces "bulles" par la comparaison des réactions de défense, selon les cultures, les individus et les situations."

coercitif et extérieur sur ses acteurs. Nous allons le détailler suivant les cas que nous avons relevés chez les passants de la rue de Rennes.

Ils sont en nombre variable suivant les moments de la journée. Mais sont les représentants majoritaires qui organisent la vie sociale de la rue. On peut distinguer, trois types de comportement suivant nos observations.

### **2.2.1 Les travailleurs:**

Les heures de travail établies par nos institutions correspondent à des flux circulatoires d'entrées et de sorties de ces travailleurs (salariés, étudiants et collégiens). Ils sont repérables dans la rue, à certaines heures montrant des trajectoires entre leur lieu de travail (utilisant un moyen de déplacement à pieds ou transports en commun) et leur domicile d'une façon quotidienne.

a) Le sens circulatoire: Il est typiquement orienté et résulte d'un apprentissage journalier et déterminé par une habitude au niveau sensoriel et visuel du paysage urbain. Il se construit à partir de repères géographiques et rythmiques, puisque les rapports optimums sont particulièrement recherchés, notamment en se plaçant dans la foule avec ses pairs. Les points de reconnaissance deviennent les abris de bus et les sorties de métro où on peut les voir dans la rue de Rennes, à leur débordements significatifs. Ces zones de reconnaissance sont des impressions teintées et fixées par le regard, révélant le nombre de costumes et de tailleurs aux camaïeux blanc et gris, comme tendus entre un point de départ et d'arrivée, à côté des



pochettes de cours universitaires tenues bras croisés et les sacs de collégiens.

b) La vitesse de marche: elle est particulièrement cadencée sur le rythme de la foule, donc assez rapide et démontre l'apprentissage presque de mémoire de l'environnement traversé. Ces plages horaires sont situées à 7h-9h30, 11h30-14h et 16h30-19h. Elles font émerger des interactions sociales *prédéterminées* à l'avance, comme l'arrêt au bureau de tabac, pour acheter des cigarettes ou faire un achat précis dans un magasin comme la FNAC de la rue de Rennes. Nous reviendrons sur le caractère prédéterminé de l'interaction sociale dans la rue.

c) L'espace personnel et l'occupation du sol: Nous sommes ici dans la situation de la dimension interpersonnelle, on tolère compte tenu du cadre des facteurs précédents, une acceptation plus tacite de la co-présence des autres passants. L'indifférenciation créée par ces flux de circulation quotidien et leur rythme font que l'on réussit d'autant plus ses déplacements (au niveau des créneaux horaires) que l'on s'intègre à ses composantes. Konrad Lorenz parle à ce sujet d'une "induction sociale". assurant la cohésion de la troupe "qui peut répondre à des stimuli provoquant des attractions, c'est-à-dire des -taxies positives- même si ce n'est qu'un seul individu qui les reçoit. Il suffit que celui-ci avance avec certitude absolue dans une direction, pour que nombre d'autres poissons le suivent. Que la troupe tout entière se laisse alors entraîner ou non, c'est encore un problème quantitatif."<sup>13</sup>

---

<sup>13</sup> Konrad Lorenz, *L'agression*, une histoire naturelle du mal, Paris, 1963, Flammarion, p. 159

### **2.2.2 Les riverains:**

Ce sont les personnes qui vivent et travaillent dans la rue de Rennes. Ils sont en présence très minoritaire sur les créneaux horaires des travailleurs, puisqu'ils choisissent plutôt les heures de pleine disponibilité pour se déplacer dans leur rue, évitant les attentes trop longues au bureau de poste ou à la banque, par exemple.

a) Le sens circulatoire: Il est aussi caractéristique que celui des travailleurs, par son "orientation absolue" mais se distingue par le simple fait suivant - on peut étaler son interaction sociale dans le temps, puisqu'elle est constituée d'au moins un aller/retour dans la rue.

b) La vitesse de marche: Elle est cadencée sur un rythme quasi-naturel, et est indépendante de l'agression extérieure de la rue. Parfois elle peut être interrompue, par une observation exploratrice de la rue, comme pour organiser ou se rappeler les différents déplacements à effectuer présentement.

c) L'espace personnel: Il est caractérisé par le transport d'objets quotidiens (sac de courses, porte-monnaie visible et objets appartenant à un espace d'habitation) et immédiatement à portée de main en vue d'accomplir une course quotidienne consistant à un éventuel ravitaillement. On citera l'exemple de l'employée qui va au bureau de tabac le plus proche, munie de son paquet de cigarettes et de son porte-monnaie, acheter un nouveau paquet de cigarettes.

d) L'occupation du sol: Une certaine attitude observatrice et en même temps désintéressée peut être détectable comme une forme de participation collective à la vie de son quartier, et de ce fait assurer une intégration naturelle à son cadre de vie. Elle peut physiquement s'immobiliser pour prendre connaissance de la qualité de vie, de ses repères proches comme la discussion avec un voisin rencontré.

### **2.2.3 Les "loisifs":**

Nous définissons par ce terme les personnes se situant en activité de loisir ou de "oisiveté citadine", consistant comme on le dit "à faire les magasins" ou simplement à se promener et se montrer. Par exemple, l'achat du cd-rom préféré devient un acte culturel et contribue d'une manière directe à ses loisirs, comme tout achat commercial veillant à améliorer son style de vie (vêtements, musique, places de concert, cinéma et autres services comme la téléphonie qui explose et voit son nombre de portables se multiplier dans la rue). Leur créneau horaire se modifie plutôt en durée de période et est indépendant d'un temps chronique et social, mais s'étale en fonction des goûts.

a) Le sens circulatoire: nous allons mettre en évidence par ce facteur, la dimension individu/groupe, car nous sommes ici dans une situation essentiellement partagée par plusieurs individus, soit entre amis, collègues ou en bandes culturelles et tribales. Hormis les cas de singularité évidente comme l'habitué d'un centre de remise en forme (tel le Gymnase Club de la rue de Rennes, qui est d'ailleurs situé en fond de cour et non directement visible mais repérable grâce

au nombre suffisant de sac de sport affichés) ou le flâneur. La construction de la notion d'orientation se négocie en fonction des niveaux de communication interpersonnels dans le groupe. Les leaders d'une bande marcheront en tête entraînant tout naturellement un cortège de suiveurs, même espacé par des vagues successives. Par contre le couple d'amis avancera souvent sur une même ligne, tenu par un champs de vision commun et entretenu simultanément par une conversation animée. Au niveau global de la rue les enchaînements de déplacements peuvent être aménagés par thème (on va manger, puis écouter de la musique et aller au cinéma par exemple) avec une apparence non contrôlée.

b) La vitesse de marche: Elle est adaptée en fonction du programme à effectuer. Elle peut être réduite à néant, s'il s'agit de passer un certain temps dans la rue, comme l'attente de personnes amies devant le cinéma. Elle se caractérise suivant les modes de vie du groupe, et relève plus d'une appréciation subjective et partagée en commun, ce qui est le fait des relations ancrées et personnelles de chacun.

c) l'espace personnel et l'occupation du sol: Elle est réglé sur une dimension groupale et peut ainsi délimiter une véritable zone territoriale, constituant un territoire *primaire*<sup>14</sup>: "Les territoires *primaires* sont possédés par des groupes de manière permanente et la violation par un intrus du territoire représente un affront et une atteinte à l'identité de l'occupant".

---

<sup>14</sup> Claude Lévy-lebover, *op. Cit.*, 1980, p. 149

### **2.2.4 Les distances d'interactions sociales**

Ces trois profils types de passants constituent la réalité sociale de la rue de Rennes et ils sont en corrélation avec sa densité sociospatiale fondée sur les quatre zones spatiales de Hall, régulant nos différentes interactions sociales. Les comportements d'ajustements dans ces synchronies d'interactions nous montrent différentes situations, que nous divisons en deux cas:

#### **Le cas où l'ajustement est faible (hypo-régulation) :**

- La rue est peu fréquentée (heures matinales ou nocturnes, Dimanches et jours fériés). Le comportement d'ajustement se réalise uniquement par la vision, sans mobiliser d'autre effort que celui de la marche, puisque les passants sont visibles à plusieurs mètres ( distance publique proche allant de 3,5 m à 7,25m et éloignée au-delà).

- La rue est calme correspondant aux "trous" de la journée. Elle met en évidence une distance sociale qui va de 1,25m à 2m pour l'espace proche et de 2m à 3,50m pour l'espace éloigné, même remarques que précédemment pour le comportement d'orientation.

- Les cas de foule, car les distances sont très faibles (distance intime couvrant un espace très proche de 0-15 cm et plus éloigné 15-45 cm). Ce qui favorise le rapprochement du corps à corps, et induit une orientation en file en suivant la tête, avec des changements d'orientation possibles en changeant de file. Cette orientation s'exécute pratiquement sur place, le champ de vision étant restreint aux personnes nous entourant et peut parfois nécessiter un effort physique considérable, si on veut passer en tête de file (on peut retrouver ces attitudes marquées d'une façon plus

prononcée, dans des endroits tels que les "raves party", où le fait de se tenir simplement la main devient le signe de lien effectif d'un groupe d'amis s'orientant dans la foule).

Le cas où l'ajustement est important (hyper-régulation): Cela se produit notamment, lorsque la quantité des passants à la minute correspond aux heures d'affluences (bureau et repas), sans toutefois égaler l'oppression de la foule (manifestations, fêtes et organisations culturelles). Le comportement d'ajustement mobilise tout le système nerveux (membres, force physique, audition et vision). Et se fonde sur la distance personnelle qui va de 45-75 cm pour l'espace proche et de 75-125 cm pour l'espace plus éloigné.

### 3. La construction du lien social

Nous développons à présent le deuxième axe de notre analyse, en construisant le *synchronisme symbolique* de différents comportements faisant apparaître des acteurs sociaux dans la rue de Rennes. Nous avons déjà envisagé certaines interactions sociales comme "prédéterminées", c'est-à-dire construites à partir de stocks de données déjà incorporées à une série de comportements, dont nous allons souligner la dimension symbolique. On a pu voir que l'association du territoire et de l'interaction sociale créait une première densité sociospatiale de la rue, mais peut-on aller plus loin en particularisant certains signes reconnaissables par l'homme de la rue ? Certainement puisqu'il fait appel à notre culture contemporaine, recentrant l'activité de l'homme moderne de la rue vers des singularités que nous sommes en mesure de déchiffrer. Nous nous situons à présent dans le point de vue du *jeu du corps* développé par Pierre Lantz<sup>15</sup>. Il met en évidence des positions différentes de Goffman et de Mead (l'interactionnisme symbolique), puisqu'il s'agit de faire parler ces moments où le lien social est infirmé plus que confirmé. C'est pourquoi nous insistons sur la qualité particulièrement sensible des perceptions qui déparent plus qu'elles ne réparent les liens, ici abordés dans leur dimension générique et déterminés quasiment par des codes linguistiques inventés. "Car le symbolisme circule entre les individus créant un inter-discours, dans des passages, des va-et-vient, des mises en relation que travaille l'imagination symbolique méconnue par l'interactionnisme comme par d'autres sociologies du sens commun. C'est dans l'intersubjectivité que se

---

<sup>15</sup> Pierre Lantz, *L'investissement symbolique*, Paris, 1996, PUF, p.78

forment des discours qui échappent à la textualité et que naissent des interactions non contrôlées par l'ordre social quotidien."<sup>16</sup>. Rappelons ici l'origine de la définition de l'interaction chez Goffman<sup>17</sup> qui est plutôt construite sur un « consensus temporaire » établissant déjà, un certain niveau d'accord mutuel entre les participants, puisqu'il étudie les cas où les "premières impressions" partent "du bon pied". Mais qu'en est-il du cas où le signe est équivalent au symbole ? C'est à dire cette dimension qui libère l'ambiguïté symbolique venant du jeu de la règle et de l'affectivité, le symbolisme étant ni de l'un ni de l'autre mais pris dans un dualisme impliquant le supérieur et l'inférieur, l'authentique et le superficiel, le normal et l'anormal, le symbolique et l'imaginaire, la violence physique ou réelle et la violence symbolique. "Nous sommes dans une perspective ethnométhodologique, où le signe et le symbole confondus ne sont qu'un cadre de référence et de cohérence de la pratique d'individus qui ne sont que les membres du groupe. Le point de vue de Goffman est bien différent."<sup>18</sup> Il s'agit alors de comprendre le fond de notre problématique, à savoir la participation du processus de symbolisation de certaines unités significatives, dans le rôle de communication et de hiérarchisation de plusieurs zones territoriales de la rue de Rennes.

---

<sup>16</sup> Pierre Lantz, *op. Cit.*, 1996, p.90

<sup>17</sup> Erving Goffman, *La mise en scène de la vie quotidienne, 1. La présentation de soi*, Paris, 1973, Ed. Minuit, p. 18

<sup>18</sup> Pierre Lantz, *op. Cit.*, 1996, p. 84



### **3.1 Quelques unités significatives du comportement territorial.**

**3.1.1 Macadam journal:** Le lien social peut s'établir presque de lui-même profitant parfois d'une circonstance territoriale que nous présentons maintenant avec la revendeuse du journal Macadam, située juste à l'extrémité de la rue de Rennes. C'est effectivement une femme qui est positionnée très précisément, à côté d'un distributeur carte bleue, et qui durant quelques heures va simplement se tenir debout tout contre le mur, et prononcer le mot Macadam de temps en temps. Nous n'avons aucun mouvement de ses membres qui soit d'une amplitude importante en dehors du simple fait de monter son journal, titre bien mis en évidence aux yeux des passants. Ainsi notre acteur social est plongé presque dans un immobilisme au regard de la forte pression de la foule exercée par son passage à certaines heures. En effet, l'interaction sociale ici est basée sur un emplacement stratégique - au début de la rue, parce que les gens arrivent par ce côté dirigé vers la gare Montparnasse, et qu'ils ne sont pas encore happés par le flot des boutiques commerciales de la rue. A côté d'un distributeur de billets favorisant une courte halte, et qui peut très facilement se transformer en une attention toute particulière vers une cause humanitaire. En effet,, depuis 1991, avec le lancement de son grand frère en Angleterre « The big issue », cette nouvelle presse à caractère social fait des émules dans toute l'Europe. La revente de ce type de journaux a été fortement médiatisée, ce qui permet à son revendeur dans un emplacement comme celui-ci, de profiter d'une certaine audience sociale. Les raisons culturelles et économiques n'en sont donc pas exclues, mais qu'en est-il de la question du territoire ? En fait, étant donné les dimensions étroites (proportionnellement au nombre des passants) des trottoirs de la rue de

Rennes, on peut penser que statistiquement le nombre d'interactions sociales réalisées par ce type de contact correspond à une loi de poisson (loi aléatoire que l'on utilise aussi pour évaluer les fautes de frappe dans un manuscrit, par exemple). Mais en réalité il est surtout dépendant de la largeur des trottoirs, puisque les gens n'ont presque pas à se déplacer pour venir acheter ce journal, mais simplement à s'arrêter ! C'est en cela que réside la différence directement observable, puisque l'interaction sociale est ici provoquée à la fois, par le nombre important de passants à cet endroit et l'étroitesse de la chaussée. On peut alors penser que la nature de l'interaction sociale est basée sur la situation sociale d'un point de rencontre possible entre ses deux pôles habituels (émetteur récepteur), créant ainsi un troisième pôle référentiel : le territoire humain. On se situe quasiment dans un schéma linguistique de communication, forcés par des éléments minimums significatifs culturels et sociaux, définissant par la notion d'espace et de territoire déjà un lien social remarquable.

**3.1.2 Les diseuses de bonne aventure:** descendons la rue jusqu'au niveau de la boutique Tati. Nous pouvons remarquer une autre organisation du territoire social par plusieurs femmes gitanes (trois à cinq femmes maximum), qui induisent une autre forme d'interaction social. En effet, ici on met en application des schémas moteurs au niveau de la communication, qui allient capacité gestuelle, transactionnelle et dans un système qui tient compte de la totalité de l'énergie déployée par le flot des passants. La force déployée par ces femmes vient de leurs présences mutuelles, il s'agit pour elles de provoquer la rencontre avec le passant presque naturellement. Elle se décompose en trois phases :

- La phase exploratoire : Elle consiste à se centrer sur le mouvement de la foule, pour repérer et anticiper par le simple regard, la personne qui va croiser leur chemin. L'ajustement par le regard est une expérience d'autant plus forte qu'elle sélectionne d'autant mieux les personnes susceptibles d'être intéressées. D'ailleurs, on peut associer le choix de l'emplacement à une clientèle plutôt populaire, et donc peut être plus sensible aux représentations de croyance de type divinatoire, car en l'occurrence il s'agit ici de la lecture des lignes de la main.

-La phase contact: Elle fonctionne presque simultanément à la première avec l'effectuation d'un geste que la femme ébauche en montrant la paume de sa main et le sourire qu'elle affiche en stoppant la personne. Avec un regard d'autant plus maternant, qu'il agit plus efficacement pendant la durée de l'interaction sociale.

-La phase persuasive: Elle développe une communication à base d'analyse transactionnelle, qui fait réagir l'autre sur son moi-enfant, instituant presque naturellement une hiérarchie de pouvoir et de séduction. Les théories transactionnelles de Eric Berne, somme toute assez infantiles, sont efficacement mises à profit dans une telle interactivité ludique (car nous avons l'existence d'une double transaction avec un niveau psychologique masqué Parent/enfant et un niveau social apparent adulte/adulte). Le mécanisme fonctionne d'autant mieux que ce sont des femmes mûres qui le dirigent et possèdent l'expérience du contact humain, et cela se voit dans les attitudes des personnes souvent impressionnées, par la dimension

symbolique des lignes de la vie qui compte parmi les plus anciens arts divinatoires (la chiromancie).

L'organisation du territoire est ici réalisée en étoile, c'est-à-dire en plusieurs points équidistants: on occupe toute la largeur du trottoir en "filtrant" la densité de la rue. La sédimentation successive des contacts, par essais/erreurs profile une interaction sociale ajustée au rythme de la foule, par une mise à l'épreuve de tout le registre communicatif et sensoriel des acteurs. Cette zone territoriale est clairement délimitée et n'est jamais à cheval sur une autre activité, puisqu'elle est assez puissante pour agir sur le courant lui-même des passants, qui est fortement dévié dans son itinéraire ne permettant pas un deuxième arrêt.

**3.1.3 Les sondeurs:** En face, sur l'autre trottoir nous trouveront une organisation du territoire social presque à l'identique, mais avec une autre capacité de communication, puisqu'il s'agit précisément d'enquêteurs de terrain, hommes ou femmes qui sont souvent documents et stylo à la main, pour arrêter les passants. En effet, la stratégie du barrage fonctionne toujours de la même manière, à savoir effectuer une infiltration du flux des passants, pour mieux en extraire les potentiels sondés. Les techniques d'abordage sont également centrées sur la foule, en utilisant les possibilités gestuelles naturelles susceptibles de faire passer le maximum d'informations en très peu de temps (quelques secondes !). L'effet de surprise sera toujours saisissant, dans toutes ces intentions de retenir l'attention des passants, car effectivement on ne sait jamais pour quoi on désire vous arrêter. Il y a même des colporteurs qui utilisent l'apparence des enquêteurs pour entrer en interaction sociale, donc autant souligner l'importance des présentations vestimentaires, des attitudes d'appartenance à tel groupe identifiable. On

peut assister parfois à de véritables performances utilisant même les potentialités kinésiques de la Programmation-Neuro-Linguistique. Ce qui fortifie nos hypothèses d'une certaine présence de symbolisations immédiatement reconnaissables par l'homme de la rue. On remarquera une attitude très clairement codifiée, notamment par des postures gestuelles, favorisant le croisement des bras le porte-document contre la poitrine, témoignant ainsi d'une situation de travail intérimaire dans la rue. On n'y vit pas, on pourrait même faire le même métier derrière un téléphone (comme les télé-enquêteurs des instituts de sondages). Enfin, on observera à la différence des gitanes une occupation du sol systématiquement devant tous les hôtels de la rue de Rennes. Nous l'interprétons pour des raisons d'assurance et de sécurité du travail, puisque les différents instituts de sondage passent des conventions avec les hôtels, pour pouvoir occuper légalement l'espace disponible de leur devanture.

**3.1.4 Les diffuseurs de tracts et les colporteurs:** Ils dépendent enfin de la même législation, puisqu'il s'agit de la diffusion d'imprimés et sont régis par les autorisations de colportage sur la liberté de la presse. Néanmoins ils se différencient par la nature de l'interaction sociale qu'ils déploient.

Pour les premiers ils sont souvent solitaires, parfois en groupe et amorcent leur interaction sociale par le mouvement du bras, tendant un papier publicitaire et parfois avec le sourire qui est toujours recommandé. Ils se placent généralement devant la FNAC ou aux carrefours de la rue de Rennes (sortie de métro) mais jamais devant une boutique commerciale; de même que les enquêteurs sont souvent devant les hôtels de la rue, on s'alloue des emplacements particuliers et avoisinant l'enseigne commerciale dont on fait

la publicité. Par habitude de fréquentation, et par les beaux jours on verra apparaître par exemple, la mascotte du restaurant "Hyppopotamus" distribuant des réductions pour le restaurant bien connu, juste à l'extrémité de la rue de Rennes, et placée en face de notre revendeuse Macadam.

Pour les seconds, ils occupent les moindres emplacements de la rue sachant que certains sont réservés par les autres groupes. Mais cela n'empêche pas parfois, leur cohabitation. Plus souvent en groupe que solitaire, ils sont les acteurs qui développent la plus grande liberté de communication,, au regard des produits souvent culturels et diffusés essentiellement par des indépendants. Cela se vérifie dans les quelques analyses de contenu des discours relevés (cf la poétique du colportage, mon mémoire principal) et dans les communications non verbales, qui sont souvent axées sur un registre de séduction. Prenons comme simple exemple, les colporteurs qui travaillent sous la tour Montparnasse et vous demande « la rue du sourire », vous plaçant en situation de questionnement par rapport à la situation mais aussi simultanément au contenu du message. Cela leur donne tout juste le temps de sortir quelques livres, romans populaires qu'ils auront la délicatesse de vous vendre dans un exercice bien rodé de flots de paroles, avec une très nette tendance à la flatterie et à l'humour.

En ce qui concerne les propriétés territoriales de ces groupes, nous pouvons mettre en évidence des phénomènes assez intéressants puisqu'ils sont créateurs de hiérarchies visibles, surtout entre colporteurs concurrents (quand les produits colportés sont nettement différents comme les lithographies et les livres par exemple). On peut observer que la prise de territoire s'effectue sur le mode "je suis arrivé le premier, c'est ma place!" auquel cas on assistera à des interactions sociales basées sur l'oppression

d'un groupe vis à vis de l'autre, en augmentant la cadence de travail par exemple et créant un climat de luttes symboliques et territoriales (par le nombre de ventes effectivement réalisées, préconisant l'encerclement des autres, en aval ou en amont à quelques mètres, et ceci jusqu'à ce que l'un des deux groupes se décourage psychologiquement). En général le risque de conflit territoriale est plus grand entre personnes de même appartenance identitaire au regard des signes effectivement émis (tenue vestimentaire, supports visibles ou fonction de communication).

De même, pour des raisons de différence de synchronisations symboliques, qui passent par l'occupation du sol en rapport avec le nombre de passants abordés dans le temps, certaines activités sont parfaitement incompatibles et peuvent faire l'objet de conflits territoriaux, qui sont d'ailleurs toujours résolus par un ajustement des acteurs les uns aux autres, comme c'est le cas entre colporteurs et "tracteurs". Celui-ci peut interagir sur la prise de contact du colporteur, s'il est précédemment passé avant lui et qu'il a provoqué un refus visible au premier essai, il réduit ainsi fortement les chances d'arrêt pour le second contact à venir. Nous pouvons faire ici référence aux travaux éthologiques de Konrad Lorenz sur l'agressivité développée par des animaux de colonies étrangères (abeilles, termites et fourmis) reconnaissables par des odeurs caractéristiques et poussant au meurtre si par mégarde ils avaient à être mélangés<sup>19</sup>.

**3.1.5 Les bandes :** C'est un phénomène propre à la ville qui a toujours existé, représentées notamment par les jeunes des banlieues qui descendent en groupe, et traversent la rue d'une manière presque "vitale". Les codes culturels sont d'autant plus nombreux qu'il existe des modes-à-

---

<sup>19</sup> Konrad Lorenz, *op. Cit.*, 1969, p. 173

penser. En effet, dans cette partie de Paris on peut aussi bien rencontrer des jeunes de cités de la porte de Vanves en tenue de sport, en passant par divers groupes musicaux (techno, gothique, hardrock, etc... qui sont la spécialité de la FNAC Montparnasse, alors que par exemple la FNAC Bastille sera plus tendance rap). Chacun de ces groupes à certaines périodes correspondant à tel événement musical par exemple, "affichent" leurs « couleurs » d'appartenance matérialisées par leurs tenues vestimentaires (vêtements, chaussures, bijoux et autres insignes) ainsi que par les coupes de cheveux en vigueur. Ce sont les nouvelles tribus de la ville contemporaine, sans aucune intention manifeste parfois, et qui peuvent être aussi les acteurs de micro-mythes dont les lieux savent aussi garder la mémoire. Notons tout de même que ces codes culturels sont extrêmement mouvants.

**3.1.6 Les exclus:** Ils sont les premiers habitués du quartier, parfois même "chouchoutés" par certains commerçants, puisqu'ils peuvent passer des journées entières dans la rue. On ne développera pas inutilement les signes de reconnaissance de ces situations précaires allant jusqu'à des signes avancés de délabrement physique ou seulement vestimentaire. Ils sont ici et là, accroupis, occupant une parcelle de trottoir avec une petite "pancarte" témoignant de leur faim et leur misère. Parfois à genoux, leur pancarte bras tendus en plein milieu du trottoir, aux heures de repas. A proximité de la poste, comme la revendeuse Macadam Journal exclue également, entre deux boutiques commerciales ou à l'entrée du parking de la rue de Rennes. A peine visibles, ils sont tout de même là, lorsque le regard des passants cherchant leur trajectoire croise leur triste destin.

**3.1.7 Les institutionnels :** pompiers, policiers, géomètres, CRS, civils, éboueurs, égoutiers etc. Ils sont la réalité quotidienne de la vie



urbaine assurant le maintien de l'ordre et de la propreté de la vie sociale de la rue. Les policiers sont parfois immédiatement perceptibles et d'autres fois moins parce que tournant plutôt en voiture, prenant des notes pour leur compte rendus administratifs, ou en civils par trois ou quatre également en voiture banalisée. Au moindre signe d'alerte on peut les voir surgir pour un événement particulier, à toute vitesse assurant la sécurité des passants, en collaboration avec les surveillants des grandes enseignes commerciales assurant le lien avec l'intérieur des magasins de la rue de Rennes. Ils peuvent même être mobilisés suite à un appel d'un commerçant chassant la moindre activité devant sa boutique, empêchant la clientèle d'entrer. On peut le remarquer suite à la présence prolongée de quelques colporteurs qui ont débordé leur territoire sur une des devantures, entraînant un contrôle de formalité quelques minutes après. Les uniformes sont souvent les signes de reconnaissance avec les codes de couleurs de la ville, le rouge et le blanc pour les ambulanciers et pompiers, le vert pour la propreté et le contrôle de la pollution, etc. Les déplacements se font en groupe, et assurent un territoire secondaire, chevauchant les différents types de territoires sociaux existant, et hiérarchiquement supérieurs en nombre et en effectif. Leur capacité de réponse est adaptée en fonction des besoins, et parfois réglée pour les routines quotidiennes comme assurer la circulation des voitures et des piétons, aux heures de repas devant le Mac-Donald qui attire beaucoup de jeunes des environs.

**3.1.8 Les passants :** Ils nous ont permis de comprendre la densité sociospatiale de la rue en général. Souvent pressés dans cette rue commerciale, puisqu'ils sont là pour venir faire des dépenses au regard du caractère commercial de la rue de Rennes, essentiellement composée

d'enseignes commerciales. Cadres, mères de familles, étudiants toutes les Catégories-Socio-Professionnelles sont représentées, d'où la dimension paradigmatique de cette rue notamment comme échantillon représentatif de la population parisienne au regard des nombreux sondages effectués dans la rue. Du moins il reste ce modèle de processus social jusqu'au croisement de la rue d'Assas (soit de la station de métro Montpamasse-bienvenue à la station de métro Rennes environ), car ensuite on est dans une autre configuration de la rue avec des magasins appartenant à un standing supérieur mettant en évidence plus le côté St-germain-des-près.

Nous venons d'établir un inventaire des différentes catégories de signes du lien social, en usage dans l'interaction sociale et le territoire développé. Il nous faut à présent comprendre le schéma qui procède à la structure de l'interaction sociale et de la dimension systémique que celle-ci induit dans le contexte social de la rue. Ce sont les points de vue scientifiques qui nous intéressent et qui nous ont permis de repérer dans un deuxième temps les différents acteurs de la rue de Rennes. Comment leur identité est-elle construite ? Quels enjeux de communication mettent-ils en fonction et à quoi leur servent-ils ? Quelle est la nature du code de reconnaissance utilisé ?

### **3.2 Un schéma du lien social**

Nous venons de recueillir différentes données de terrain que nous allons théoriser en reprenant les définitions de l'interaction sociale de Marc et Picard. En intégrant leurs données à la compréhension de notre observation, nous aboutirons ensuite à quelques modifications de celui-ci.

« La communication est un processus dans lequel n'intervient pas seulement la parole : quand deux personnes sont en situation de co-présence, la perception que chacune a de l'autre est aussi porteuse de significations, elle s'appuie sur tout un ensemble d'éléments comme l'apparence physique, la tenue, les gestes, les mimiques, le regard, la posture ; chaque comportement devient un message implicite et provoque une réaction en retour... Dans cette perspective, la communication apparaît comme un phénomène relationnel où les interactants, la situation, les comportements interagissent étroitement entre eux, formant un *système* circulaire d'actions et de réactions, de stimulus et de réponses. »<sup>20</sup>. C'est ce que nous avons perçu chez chacun des acteurs urbains ainsi mis en évidence, sachant que selon leurs intentions, les possibilités énumérées sont plus ou moins combinées dans notre vision du lien social, et se situent dans notre étude d'abord au niveau de la communication non-verbale.

En effet, d'après le modèle psychosociologique proposé par Anzieu et Martin (1971) dont nous présentons ci-après le schéma, nous rappelons en l'état, les trois éléments importants qui n'apparaissent pas explicitement:

---

<sup>20</sup> E. Marc et D. Picard, *L'interaction sociale*, Paris, 1989, PUF, p.20

a) La *personnalité* des acteurs qui est caractérisée par une « histoire personnelle, un système de motivation, un état affectif, un niveau intellectuel et culturel, un cadre de référence, un statut social et des rôles psychosociaux ». Tous ces éléments ont un impact sur leur communication. Ils définissent l'identité des interactants constituée à la fois d'éléments biopsychologiques (comme l'âge et le sexe) et d'éléments psychosociologiques relatifs au groupe d'appartenance (géographique, professionnel, confessionnel, idéologique ... ) , ces facteurs identitaires situent chaque individu à l'intérieur de rapports institués par la culture et la société (parent/enfant, jeune/adulte, homme/femme, patron/salarié, producteur/consommateur ... ) , ces rapports prescrivent certains types de communication et en interdisent d'autres. C'est ce que nous avons prouvé par l'existence de zones d'interactions sociales reconnaissables et indexées aux paramètres de densité sociospatiale de la rue, constituant notre premier axe d'observation.

b) En second lieu, la *situation commune* ; car « la communication rend possible l'action sur autrui à l'intérieur d'une situation définie ». Elle est d'abord un moyen pour faire évoluer celle-ci , elle est aussi dépendante des objectifs et des buts que se fixent les partenaires (s'informer, convaincre, rivaliser, séduire, menacer, reconforter, distraire ... ), buts qui influencent le contenu et le style des communications ; enfin, son besoin ou son refus, ses caractéristiques, peuvent être induits par la nature même de la situation. C'est la fonction du territoire qui a été mise en évidence, comme possibilité d'activer la situation d'interaction sociale comme chez la revendeuse Macadam.

c) En troisième lieu, la *signification* , car « les hommes ne communiquent pas seulement une certaine quantité d'informations, mais ils échangent des significations ». Ces significations résultent surtout de *symboles* qui induisent des *associations de sens*. Les personnes communiquent d'autant mieux qu'elles se situent dans le même univers symbolique et ont les mêmes cadres de référence. En même temps, cet univers symbolique, et notamment le système de valeurs propre à chacun, joue un rôle de « filtre » (qui entraîne une réception sélective de la communication) et exerce un effet inconscient de « halo » (« constitué par la résonance, symbolique éveillée dans l'esprit de l'interlocuteur par la signification de ce qu'il émet ou reçoit » et qui déclenche une chaîne associative). Il faut ajouter que la signification renvoie aussi aux *représentations sociales* plus ou moins partagées par une société (et qui, de ce fait, facilitent les communications). C'est le rôle des "tropes gestuels" que nous avons observé dans notre deuxième axe d'observation, se réduisant à telle ou telle pratique d'une identité particulière de la rue de Rennes. Entendons par "tropes gestuels" une capacité métaphorique d'un seul indice gestuel, capable par reconstruction de faire passer des référents même abstraits (suivant les cas, le procédé pourrait être une représentation *synecdochique* - la partie valant pour le tout -, ou une représentation *métonymique* - la localisation évocatrice<sup>21</sup>).

---

<sup>21</sup> Danielle Bouvet, *Métaphores du corps dans les langues gestuelles*, Paris, 1996, Gallimard, *Diogenes*, n°175, p.29-40

Synthétisant toutes ces données, voici le schéma de Anzieu et Martin:

***Réponse directe, par exécution d'une action***

Moyens de  
transmission

Etat de  
réceptivité

Pertes

**Locuteur**

**ALLOCUTE**

Champ de  
conscience

Champs de conscience

attitude intentionnelle

----->

COMMUNICATION

STIMULUS

Pertes

Sélection de l'information

***Réponse (directe, par les mêmes moyens)***

En étudiant ces différents points, nous avons réalisé la construction d'un différenciateur sémantique, au regard de ces trois points pour nos différents acteurs de la rue de Rennes. Quel est ce différenciateur sémantique qui nous permet de procéder à une combinaison de nos deux variables ? C'est justement la notion du lien social, tel que nous l'avons défini auparavant, qui associe par le croisement de nos deux axes d'observation une première réalité de communication non-verbale et vérifiable dans son fonctionnement social. De quelle manière interpénètre-t-elle les champs de conscience des différents acteurs?

Nous apportons un élément de réponse, tout de fois insuffisant au regard des données biologiques qui complèteront nos conclusions. Nous avons ainsi pu repérer des "sémies" produisant du sens dans ce contexte urbain, on comprendra ici que la seule fonction de mémoire collective assure l'existence formelle de ce lien social. Puisque c'est partir de la reconnaissance de ces signes distinctifs qui sont ainsi stockés dans nos mémoires individuelles, que nous pouvons reconstruire cette notion de lien, en l'occurrence lorsque, les pôles de cette union ne sont pas directement visibles. Nous reprenons l'exemple à l'heure de sortie de bureau, où les comportements d'orientation sont presque enregistrés d'avance, programmant telle halte dans un magasin, définissant en premier une trajectoire symbolique à ce niveau de mémorisation. Cette *habitation territoriale* pourrait être à elle toute seule une étude spécifique dans ses mécanismes d'apprentissage et développerait une nouvelle problématique intéressante. Nous apporterons donc les modifications suivantes afin de construire notre schéma du lien social:

## Réponse directe par l'interaction sociale

Moyens de transmissions  
Pré-existants

stimulus binaire

Communications  
Stéréotypées

Champs de conscience  
----LOCUTEUR --→

attitude  
intentionnelle

Mémoire  
immédiate  
ALLOCUTE

Mémoire  
immédiate

## Réponse indirecte par le territoire

Nous remarquerons que la principale modification tient du fait de la réduction du stimulus de communication en une connexion quasiment binaire (acceptation ou rejet de l'interaction sociale, au regard des comportements stéréotypés déjà enregistrés ou non). Elle provient de la modification comportementale suivante qui consiste à élaborer une stratégie filtrant la somme importante d'informations dans un contexte social tel que la rue. Mais on peut comprendre, que cette sélection ne peut être seulement le fruit d'un choix conscient puisqu'elle se précipite dans la situation réelle, d'ailleurs on remarquera souvent des techniques d'abordage ou de rejet très largement orientées. C'est pour cela que nous donnons à la notion de stéréotype, l'origine du point de *vue psychodynamique*<sup>22</sup> (T.W. Adomo): "Elle emprunte à la psychanalyse certains de ses concepts pour faire dériver le préjugé et le stéréotype de problèmes individuels et de

---

<sup>22</sup> R. Amossy et A. Herschberg Pierrot, *Stéréotypes et clichés*, Paris, 1997. Nathan, p.39-42



conflits intrapersonnels. En d'autres termes, la source des représentations hostiles de l'Autre serait à rechercher dans un dynamisme psychique, dans la structure profonde de la personnalité, plus que dans les contraintes intrinsèques à la vie sociale". Ce qui pré-déterminerait dans une certaine mesure ce choix apparemment libre à la dépendance de certains facteurs psychiques.

Nous concluons à présent cette étude sur la question de l'acquis et de l'inné dans les comportements du lien social, dans la rue de Rennes. En effet, jamais totalement acquis, les mécanismes d'apprentissage sont le fait d'une intrication de l'inné et de l'acquis, puisque toujours recommencée à chaque période d'habitation aux facteurs de stress, et constituerait l'explication causale à ces types de comportements.

#### 4. Conclusions

Comprendre la rue comme un système, était notre premier objectif, comprenant aussi l'interaction sociale particulière où les individus se lient et se délient. Mais il était important de raisonner et analyser le système de la rue comme processus de communication sociale. C'était donc aborder les deux aspects de cette hypothèse de travail : la première concerne *l'énergie* qui anime le système , cette notion renvoie, pour la circulation, au flux des déplacements, aux forces, aux espaces territoriaux, aux mobiles et aux tensions qui les meuvent. Le second aspect est la communication *d'informations* et de *significations*, communication qui, par des boucles de rétroaction (feedback), assure le développement, le réglage et l'équilibre des liens fonctionnels. Comment s'inscrivent alors ces comportements dans ce système, sachant qu'il est moteur en même temps d'une dynamique du lien social? Nous abordons ici cette possibilité d'explication par l'existence des stress environnementaux. En effet, on peut affirmer que la principale cause de ces différentes communications urbaines sont les stress environnementaux (la ville, la densité sociospatiale, l'environnement thermique, le bruit et les surcharges sociales entraînant les trois conséquences suivantes: la diminution du sentiment de responsabilité sociale, la diminution de la courtoisie dans les relations interpersonnelles et l'anonymat devenant la règle d'une "désindividuation"<sup>23</sup>

---

<sup>23</sup> Le concept de *surcharge environnementale* est mentionnée pour la première fois par G. Simmel qui, dès 1903, a défendu l'idée que la vie dans une grande ville était source de déséquilibre psychologique parce que l'excès d'informations force l'individu à se protéger en filtrant les stimuli ou en évitant les contacts sociaux. Miller (1964) a développé cette idée en soulignant que la surcharge de stimuli contraint à élaborer des stratégies d'adaptation. Mais c'est Milgram (1970) qui a décrit le plus

Le concept de stress qui exprime le rapport de l'organisme à son environnement, donne une réponse immédiate à la principale cause de la nature des comportements d'orientation et d'habitation que nous appelons *habitation territoriale*. Car il s'agit finalement d'une homéostasie<sup>24</sup> à réaliser à travers ces différents comportements. Selon Thorpe (1956), l'habitation est l'affaiblissement, relativement persistant, d'une réaction par suite d'une stimulation répétée suivie d'aucune sorte de renforcement. Par conséquent, l'habitation aux stress environnementaux s'effectue en même temps par l'apprentissage d'un territoire humain, dépassant momentanément ses propres capacités physiques, et nous mettant directement dans un état de survie. " Il faut bien qu'il y ait des mécanismes nerveux qui, du côté afférent, soient enracinés dans les cycles homéostatiques des processus métaboliques élémentaires, et qui informent le système nerveux central de toute déviation utile à la survie, par rapport à l'état présent."<sup>25</sup>

"Le stress c'est la vie" disait son concepteur, H. Selye<sup>26</sup>. Il se manifeste, en effet, par le "syndrome général d'adaptation" (SGA) qui représente toute la dynamique d'un processus de réorganisation et d'évolution. Il est composé de trois phases:

- 1- une phase d'alarme: lorsque des stimulations déstabilisent une organisation, son fonctionnement se trouvant menacé;
- 2-une phase d'adaptation, au cours de laquelle une réorganisation est élaborée sur un nouvel équilibre ;

---

clairement ces mécanismes d'adaptation en montrant bien quels se situent simultanément au niveau cognitif (focalisation de l'attention et tri de l'information) et au niveau social et affectif (évitement des relations diminution de la charge affective dans ces relations).

<sup>24</sup> Henri Laborit, *La nouvelle grille*, Paris, 1974, Gallimard

<sup>25</sup> Konrad Lorenz, *op. Cit.*, 1967, p. 24

3-une phase de détresse, en fonction de la fatigue ou de l'épuisement.

Les "organismes du psychisme" de Spitz<sup>27</sup> sont fondés sur le même principe. L'individu se confronte à son environnement, en fonction de ses expériences antérieures. Il acquiert de nouveaux schémas de pensée, de comportement, etc. Mais pas d'innovation féconde sans stress, on comprend qu'il devient un outil conceptuel et maîtrisable. C'est ainsi que nous pouvons l'inclure dans le mécanisme d'apprentissage de ces différents acteurs de la rue de Rennes. Car sans cette possibilité d'utiliser le stress comme processus de survie, aucun de ces acteurs ne pourrait faire face à l'importante pression exercée par la rue lorsque l'on y est immergé des heures durant. C'est pourquoi, on ne peut parler de comportements innés car ils nécessitent un apprentissage spécifique de tous les paramètres que nous avons étudiés. Cependant, on ne peut en déduire qu'ils font l'objet d'un apprentissage, puisque ce stress environnant, au regard des nombreuses composantes le définissant, nécessite à chaque fois une "intégration" intérieure. C'est finalement au bout d'une certaine durée, que l'on arrive par habitude territoriale, à prendre possession de l'espace-temps que l'on occupe momentanément lorsque l'on travaille dans la rue. A tel point qu'il faut respecter des paliers de décompression avant de rentrer chez soi (cf. entretien de Philippe colporteur, dans mon mémoire principal).

---

<sup>26</sup> H. Selye, *Le stress de la vie*, Paris, 1962, Gallimard/Lacombe

<sup>27</sup> A. Spitz, *De la naissance à la parole*, Paris, 1968, PUF.

Ainsi le lien social véhiculé par l'interaction sociale et la territorialité, peut être définie dans une circulation du lien social comme un *système* ouvert obéissant aux principes suivants (développés par *L'Ecole de Palo Alto*, à partir des recherches de G. Bateson et de la cybernétique):

- a) Le *principe de totalité* implique qu'un système n'est pas une simple addition d'éléments mais possède des caractéristiques propres, différentes de celles des éléments pris isolément: la densité sociospatiale qui nous a permis de traiter ce fait comme un fait social total (glocal).
- b) Le *principe de causalité circulaire* résulte de cette perspective. Il signifie que le comportement de chacun est pris dans un jeu complexe d'implications mutuelles, d'actions et de rétroactions. Comprendre la signification d'un message ou d'une conduite, c'est les replacer dans ce jeu et donc se situer au niveau du système dans son ensemble. Nous pensons que ce jeu est la résultante des stress environnementaux de la ville en général, dont la rue n'est que le révélateur immédiat.
- c) Le *principe de régulation* désigne le fait qu'il n'y a pas de communication qui n'obéisse à un minimum de règles, de normes, de conventions (codes sémiotiques, règles conversationnelles, normes et rituels socioculturels...). Ces règles tendent à privilégier les situations d'équilibre. C'est toute la dimension symbolique et de la répartition du territoire en fonction du lien social à chaque fois libérées, donc toujours instable et quelque fois ancrées dans la mémoire collective d'une rue (habitudes et emplacements préférentiels).

La nature du lien social a été ici envisagée par rapport à l'ensemble du système de communication développé par la rue, car nous avons comme facteur essentiel du lien social la fonction territoriale, qui inclue et exclue suivant les codes culturels en jeux. On s'étonnera de la grande similitude avec les comportements d'animaux, lorsque l'homme est placé en situation de "survie", puisqu'ils développent eux aussi des comportements liés aux stimuli reçus de l'environnement et se conduisent de façon stéréotypée<sup>28</sup>. Nous avons finalement un système dynamique qui est fait d'attractions et de répulsions, délimitant des pôles d'interaction devenant une matière sociale identifiable et analysable avec des espaces "interstitiels »<sup>29</sup> constituant le rythme - même de la rue comme organe vivant.

On a souvent cette représentation en vidéo contemporaine de la ville, qui par images accélérées rend compte de l'alternance de concentration de monde en circulation et vide social selon le rythme de travail de la ville (les sorties de bureau, les heures de repas etc.) Telle un cœur, la concentration sociale urbaine s'opère comme le mouvement de la diastole et de la systole. Cette image nous donne l'impression d'une forme de temporalité dans la ville, qui est aussi approchée naturellement par ses différents acteurs sociaux, qui la vivent plus ou moins passivement.

---

<sup>28</sup> Jacques Goldberg, *Fondement biologiques des sciences humaines*, Evolution et complexification des êtres vivants, Paris, L'harmattan, 1992, p. 178

<sup>29</sup> Michel Maffesoli, *Des utopies interstitielles*, Paris, 1993, Dally, *Blocnotes*, n°4, p. 39-43.

Nous pensons donc que ces différents acteurs sont identifiables, dans leur singularité symbolique et dans leurs rapports au lien social, au le reste de la population sociale située dans la rue de Rennes. La non reconnaissance des autres constituerait même un handicap social ne permettant pas une intégration systémique au rythme de la rue, assurant cet équilibre nécessaire et de complémentarité sociale. C'est donc une typologie qui tient compte du singulier dans notre échelle d'observation (glocal), que nous avons essayé d'établir dans cette étude, dans un rapport de la partie au tout, soit une réflexion holistique propre également au système des castes en Inde<sup>30</sup>.

---

<sup>30</sup> Louis Dumont, *Homo hierarchicus*. Paris, 1966, Tel Gallimard.

## **Bibliographie**

**Claude Lévy-leboyer**, *Psychologie et environnement*, Paris, 1980, PUF.

**Danielle Bouvet**, *Métaphores du corps dans les langues gestuelles*, Paris, 1996, Gallimard, *Diogène*, n°175.

**E. Marc et D. Picard**, *L'interaction sociale*, Paris, 1974, Gallimard.

**E. T. Hall**, *The hidden dimension*, New-York, 1966, Doubleday.

**Erving Goffmann**, *La mise en scène de la vie quotidienne*,

1. La présentation de soi,
2. Les relations en public, Paris, 1973, Gallimard.

**Henri Laborit**, *La nouvelle grille*, Paris, 1974, Gallimard.

**H. Selye**, *Le stress de la vie*, Paris, 1962, Gallimard/Lacombe.

**Jacques Goldberg**, *Fondements biologiques des sciences humaines*,  
Evolution et complexification des êtres vivants, Paris, 1992  
L'harmattan.

**Konrad Lorenz**,

- *Evolution et modification du comportement*, l'inné et l'acquis, Paris, 1967, Payot.
- *L'agression*, une histoire naturelle du mal, Paris, 1963, Flammarion.

**Louis Dumont**, *Homo hierarchicus*, le système des castes en Inde, Paris, 1966, Tel. Gallimard.

**Michel Maffessoli**, *Des utopies interstitielles*, Paris, 1993, Daily,  
*Blocnotes*, n°4.

**M. Merleau Ponty**, *Le visible et l'invisible*, Paris, 1964, Gallimard.



**P.de Bruyne, J. Herman, m. de Scoutheete**, *Dynamique de la recherche en sciences sociales*, Paris, 1974, PUF.

**P.-H. Maucorps et René Bassoul**, *Jeux de miroirs et sociologie de la connaissance d'autrui*, 1962, Cahiers internationaux de sociologie, n°32, PUF.

**R. A. Spitz**, *De la naissance à la parole*, Paris, 1968, PUF.

**Richard Senett**, *La ville à vue d'œil*, Paris, 1992, Plon.

**Ruth Amossy et Anne Herschberg Pierrot**, *Stéréotypes et clichés*, Paris, 1997, Nathan.